

# LE BRASSENS DE TEL-AVIV

"Bimoth" présente YOSHI BANAY CHANTANT BRASSENS dans un programme mis en scène par Nissim Aloni. L'arrangement musical est de Stew Hacoheh.

Pour apprécier cette soirée à laquelle Yossi Banay nous convie et qui par bien des aspects est extrêmement agréable, les spectateurs doivent se débarrasser de l'idée préconçue qu'il s'agit d'une imitation ou d'une adaptation, idée qui vient naturellement à l'esprit sitôt que l'on apprend qu'un chanteur israélien décide de consacrer un récital entièrement inspiré par Brassens. Or, il ne s'agit absolument pas d'une imitation, et Banay n'a à aucun moment tenté d'évoquer la présence envoutante sur scène du célèbre chanteur-poète, et encore moins de s'inspirer de son style, ou de ses manières.

En fait il aurait été souhaitable — mais cela est naturellement impossible surtout pour les lecteurs de cette rubrique qui sont par définition imbus de culture française — de n'avoir jamais entendu Brassens et encore moins de l'avoir vu sur scène. Car la tentation de comparer est inévitable et est elle complètement injustifiée puisqu'il s'agit de quelque chose de tout à fait différent. Yossi Banay, qui est un acteur extrêmement doué, a donné à ce spectacle son cachet personnel et — qui plus est — l'a dans un certain sens israéliisé. Il avait affirmé dans une interview parue dans ces colonnes il y a une quinzaine de jours que les sentiments que Brassens exprime dans ses chansons sont universels mais il semblait quand même que l'auteur du "Gorille" est trop typiquement français pour pouvoir passer la rampe ailleurs qu'à l'Olympia. Eh bien Banay avait raison et l'on peut envisager que même à Tel-Aviv quel'un ait envie de voir "le nombril de la femme d'un agent de police". Il est vrai que Banay a marié cette femme au "directeur de la censure" (les agents israéliens étant selon lui trop sympathiques) mais

cela n'a pas rendu la chanson moins amusante, au contraire.

Evidemment, la différence essentielle consiste dans le fait que Yossi ne joue pas de la guitare et que par conséquent il a les deux mains libres; qu'il est debout sur scène et qu'un chanteur



YOSHI BANAY

qui est par surcroît un acteur aussi doué que lui, peut faire énormément de choses de ses mains et de son corps. En fait l'absence de guitare suffit à elle seule à aiguiller vers une direction tout à fait différente l'interprétation des œuvres du célèbre chansonnier. De plus — et j'en suis reconnaissant aussi bien à Banay qu'à Stew Hacoheh auquel on doit les arrangements musicaux — l'orchestration de ces mélodies en fait ressortir l'extraordinaire richesse et l'originalité des motifs.

D'autre part, par son physique même, son style d'expression, Banay est totalement différent. C'est un "jeune loup" maigre, nerveux, tendu à l'extrême, avec

des yeux brûlants, et qui dirait-on est rongé par une passion intérieure. Ces caractéristiques suffisent à elles seules pour suggérer vers quelles voies s'est dirigée l'interprétation.

Les traductions dues à Nissim Aloni, Dan Almagor, Chimon Bar, Amos Kennan, Yaacov Chabtay et Naomi Chemer sont excellentes. J'ai moins aimé le commentaire qui faisait la liaison entre les chansons, car il était parsemé de vulgarités et de calembours plus ou moins écolés.

Bref, c'est une excellente soirée et une heureuse surprise. Certes, il y a des hauts et des bas, Yossi Banay n'est pas toujours égal à lui-même, mais le résultat est quand même plus que positif. Quand on pense qu'après tout il y a plusieurs (une douzaine?) éditions de Brassens sur le marché et qu'on ne peut les avoir tous entendus et encore moins les possédés, Banay rend un immense service aux amateurs de belles chansons, en leur présentant en une seule soirée la crème de ces productions, même si "toute ressemblance avec l'original n'est qu'accidentelle".

# UN EVENEMENT CULTUREL: LA FOIRE INTERNATIONALE DU LIVRE A JERUSALEM

Même les plus optimistes n'auraient pu espérer vraiment que huit ans et trois foires suffiraient pour que la Foire Internationale du Livre qui s'est ouverte mercredi à Jérusalem devienne un des événements les plus marquants de l'édition, dans les pays du monde entier.

Ce fut M. Israel Termo qui proposa que cette foire ait lieu en 1962. L'idée séduisit aussi bien M. Ich-Chalom qui était à l'époque maire de Jérusalem, que M. Namir, le maire de Tel-Aviv, qui considéra qu'il serait naturel qu'elle se déroule dans la métropole de la vie culturelle du pays qui était aussi le siège de bien des maisons d'éditions. Mais finalement ce fut Jérusalem qui prévalut.

La première foire fut une entreprise d'amateurs. Mais de grands progrès se manifestèrent dès la seconde foire qui suivit deux ans plus tard. "Aujourd'hui", affirme M. Kouberski, son directeur, Jérusalem est au quatrième rang, parmi les cinq grandes foires mondiales qui se déroulent à Francfort, Leipzig, Varsovie et Tokyo et Jérusalem. Les éditeurs qui y participent savent qu'ils peuvent faire de très bonnes affaires. La spécialité israélienne est surtout la publication d'édi-

tions scientifiques, mais dans le domaine des belles-lettres l'intérêt est aussi très grand, car les Israéliens sont de grands acheteurs de livres.

Plus de 30.000 volumes, parus cette année dans 24 pays et dans quatre continents, sont exposés à cette foire sur des stands et des étagères dont la longueur totale atteint six kilomètres. Ces ouvrages qui ont été publiés par plus de mille éditeurs comprennent aussi bien des livres de philosophie et d'érudition que des romans et des ouvrages d'art et naturellement des éditions scientifiques et des encyclopédies.

Un des problèmes que la direction de la foire s'est posé en son temps était de savoir si un tel événement doit être une occasion de manifestations culturelles. L'expérience a pourtant prouvé que les participants et les visiteurs ne sont pas intéressés par des conférences ou des concerts. Ce qu'ils veulent, la raison pour laquelle ils viennent essentiellement, est feuilleter, parcourir, manipuler, acheter et vendre des livres. Les visiteurs de la foire auront naturellement à leur disposition une buvette et un restaurant, un bureau de poste et des services bancaires. Est-il nécessaire de préciser que des me-

sures exceptionnelles de précaution, destinées à décourager des terroristes éventuels, ont été prises? La foire précédente avait été visitée par 35.000 personnes. On estime que leur nombre cette an-

née sera de deux ou trois fois plus important, car Jérusalem réunifiée est une cité autrement plus passionnante que la capitale d'Israël avant la Guerre de Six Jours.

(P.)

# POUR IGNAZIO SILONE, SEULE COMPTE LA LIBERTE HUMAINE



Ignazio Silone (à gauche) accueilli à l'aéroport par Mme Elsa Gerlini, attaché culturel et directrice de l'Institut culturel italien et par le Dr Romano, représentant la Ligue d'amitié Israël-Italie.

Ignazio Silone n'est pas seulement un des plus célèbres écrivains de notre temps. Il est aussi une personnalité politique marquante car quand son "idole fut brisée" la perte de sa foi et de ses idéaux communistes se repercuta sur toute une génération. Il se trouve actuellement en Israël, où il vient de recevoir le "Prix de Jérusalem".

"Je suis un homme de gauche qui n'appartient à aucun parti et un croyant qui n'est rattaché à aucune Eglise", nous dit-il, en réponse à une question. "Je n'ai pas de doctrine à proposer aux hommes. Je n'ai que quelques idées qui me permettent de m'orienter moralement. Il m'apparaît comme une évidence que les hommes ne se définissent par leur condition sociale, ni par la race ni par leur nationalité. Nous sommes tous responsables de nos actes, car nous avons le choix entre la vérité et le mensonge, la liberté ou la servitude, l'amour ou la haine. Cela prouve que nous sommes libres... Le seul sentiment qui compte est la fraternité humaine."

Se référant au conflit israélo-arabe, le célèbre écrivain a exprimé l'espoir qu'une solution pourrait finalement être trouvée, mais qu'il faudrait beaucoup de patience. Il croit en l'éventualité d'une fédération palestinienne qui serait créée avec l'accord de la Jordanie et d'autres pays arabes. Entre-temps Silone constate avec regret la recrudescence du terrorisme arabe et il a exprimé la crainte que celui-ci aille en empirant, notamment à cause de l'aide et de l'appui que lui accordent les Etats arabes.

Silone parle d'une voix lente et calme. Seul son visage fatigué trahit son âge — 69 ans. Mais il a le corps robuste et trapu des naysans italiens qu'il a décrits avec un

si grand art dans ses romans. Il y a un an, Silone a effectué un voyage dans un certain nombre de pays arabes. La tension et la haine anti-israélienne qu'il y a vues l'ont péniblement frappé. Son voyage en Israël n'est pas le premier. Il était venu ici il y a six ans, alors qu'Israël et l'Italie étaient sous le coup de l'émotion provoquée par l'annonce historique du Pape qu'il se proposait de faire un pèlerinage en Terre Sainte. Seul le "croyant sans Eglise" ne fut

par Gil Kessari

pas impressionné. C'était l'époque où la pièce "le Vicaire" avait fait un bruit énorme. "Il y a des faits que l'on ne peut cacher", écrit Silone à cette occasion.

Silone qui fut un ami et qui reste un admirateur de Martin Buber, trouve qu'il y a des points communs entre la destinée de bien des Juifs de ses amis et sa propre vie. "J'ai dû la haine. Cela prouve que nous sommes libres... Le seul sentiment qui compte est la fraternité humaine."

Le thème qui préoccupe essentiellement Silone est celui de la liberté. "On peut être libre, même sous un régime dictatorial. Il suffit de le combattre. Celui qui pense est libre, celui qui lutte pour ce qu'il croit être juste est libre... La liberté n'est pas une chose qui s'accorde et que l'on demande. Il faut l'obtenir soi-même de ses propres mains", conclut-il.

# A TRAVERS LES GALERIES, PAR ZVI SAS

## Le cri de protestation de Némésio Antunez

Intelligence, sensibilité, lyrisme, douce philosophie, merveilleuse invention d'images, présentation de la "chose" peinte dans une lumière et sous un angle que l'artiste impose, mais avec quel art! au spectateur, tel est l'effet de surprise que crée d'emblée l'exposition du peintre chilien Némésio Antunez au musée Dizengoff (x). La surprise est créée surtout par le fait qu'il semble que l'on voit deux expositions, deux écoles de peinture, deux tendances philosophiques, deux sujets. Mais un seul exécutant, qui se fait, comme l'a dit le Dr Hayin Gamzou, conservateur en chef du musée de Tel-Aviv, tantôt Rousseau, tantôt Voltaire. L'émotion et l'intelligence.

Deux expositions, ai-je dit. Dans l'une, l'artiste nous offre des paysages captivants du Chili, véritables fêtes pour l'oeil, pour le coeur, pour l'esthétique. La gradation des couleurs est si nuancée, si sensible, qu'elle permet au créateur des paysages de détecter le moment d'infini, de même qu'elle lui permet d'exprimer les insaisissables mobiles générateurs de nos émotions. Certains de ces paysages éclatent comme des cratères ou éblouissent par leur lumière aveuglante comme "Vent et neige" (No 19). Les couleurs veloutées, chatoyantes, dans "Homage au vin" (No 14) auraient fait les délices d'Omar Khayyam, et la pose indolente de "La femme couchée au soleil" (No 7) ceux de Villon.

Antunez semble être envoûté par l'échiquier au point que les tissus qui revêtent les silhouettes de femmes qu'il réussit à insinuer avec une grâce lyrique et une puissance peu banales ressemblent à des échiquiers géants. Mais si certains de ces "échiquiers", comme dans "Valparaiso" (No 25) coupent le souffle, ils ne rappellent en rien l'oeuvre caractéristique de Lissitzky décrite surtout dans le désormais classique: "Histoire de deux carres" de Theo van Doesberg.

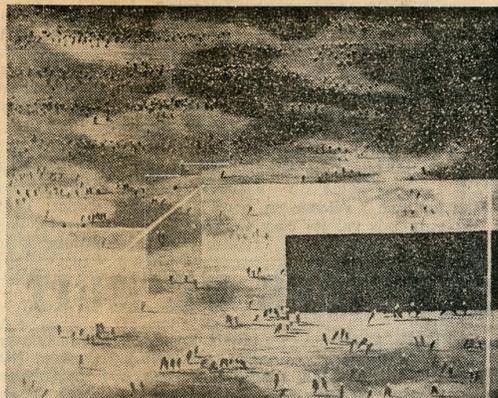
En plus des paysages et des femmes, l'artiste a une prédilec-

tion pour les bicyclettes. Mais celles d'Antunez ne ressemblent en rien aux bicyclettes que l'on voit rouler sur les routes. Elles semblent sortir d'un conte de fées qui aurait pour auteur un peintre-écrivain disciple de l'Op' Art. Paysages, femmes, bicyclettes, reflètent la joie de vivre du peintre; une joie de vivre caractérisée par une sensualité latine, toute naturelle d'ailleurs. C'est là la "première partie" de l'exposition. Puis, vient l'autre, celle que l'on pourrait considérer comme une création basée sur le principe de la construction géométrique.

Il est vrai qu'Antunez est aussi architecte. Mais, tout comme le peintre-architecte Le Corbusier savait harmoniser les canons mathématiques, le peintre-architecte Antunez, tout en ne cherchant pas à dégager totalement ses

réalisant? Peut-être. Magritte, un des maîtres du surréalisme, dont l'oeuvre, depuis sa mort il y a environ deux ans, s'impose de plus en plus, aurait, pensons-nous, aimé l'exposition d'Antunez qui, dans un sens, continue l'esprit du regretté peintre belge. Qu'Antunez appartienne à tel ou tel autre "isme" importe peu. Comme l'a dit le sculpteur français César, lorsqu'on lui a demandé s'il se dirigeait vers une nouvelle figure: "Pour moi, ça n'existe pas ce problème de figure, il y a la bonne sculpture et la mauvaise. Il y a ceux qui ont quelque chose à dire et ceux qui n'ont rien à dire..."

Il en est de même pour la peinture. Némésio Antunez, lui, a quelque chose à dire! Roberto Matta (qui a étudié l'architecture avec Le Corbusier), Némésio Antunez, deux peintres, deux grands



Nemesio Antunez: Le terrain de jeu

émotions plastiques des règles architecturales, parvient à préserver le côté profondément humain de son oeuvre, même lorsque celle-ci devient un poignant cri de protestation comme dans sa série de tableaux sur New York.

Dans cette série, où il contemple la gigantesque Métropole du haut d'un gratte-ciel, l'artiste crée une atmosphère ka'kaïenne, où les individus, les multitudes, comme les appelle Antunez, ressemblent singulièrement à des fourmis ivres, hystériques, s'agitant frénétiquement sans savoir pourquoi ou se livrant à des jeux diurnes ou nocturnes, inspirés par on ne sait quel démon tentateur. Le New York d'Antunez rappelle singulièrement l'hallucinant et féroc livre de Pozner: "Les Etats-Désunis". Dans la véritable vision apocalyptique qu'il crée avec une précision de métronome, l'artiste cherche à protester de toute la vigueur de sa palette contre la déshumanisation de la société. Son indignation est d'autant plus sincère que, sur les cimaises voisines, on peut respirer à pleins poumons l'air vivifiant qui souffle des paysages chiliens aux couleurs chantantes, lyriques, passionnées. Si dans les paysages de son pays natal, Antunez exalte la création du Seigneur, dans sa série sur New York, il fustige d'un pinceau mordant, sinon féroc, la création de l'Homme.

Antunez est-il un peintre sur-

artistes, dont le Chili peut être fier, car ils enrichissent le patrimoine artistique de l'humanité.

(x) 16, Bd Rothschild, Tel-Aviv.

# La musique, par Dan Aronowicz

## UNE AGREABLE SURPRISE D'AUSTRALIE

C'est en se trouvant sur la route de retour d'une tournée en Europe, que le Quintette à vent "Adelaide", d'Australie, vient de se produire au Musée de Tel-Aviv. Dire que l'Apparition de ce Quintette fut l'événement de la saison des concerts au Musée ne suffirait pas à souligner l'excellente valeur de cet Ensemble d'une haute qualité artistique.

Qui, en effet, aurait pu penser que dans cette lointaine Australie existe un Quintette composé de virtuoses d'une qualité égale à celle des meilleurs ensembles européens de ce genre? Les membres composant ce Quintette se nomment: David Cubbin, flûte; Jiri Tancibudek, hautbois; Gabor Reeves, clarinette; Thomas Wightman, basson; et Stanley Fry, cor.

Ayant joué dans le cadre des concerts dominicaux sans aucune publicité préalable, le Quintette d'Australie n'a pas fait salle comble. Les mélomanes qui par manque de curiosité ne l'ont pas entendu ont donc manqué un très

beau concert. Mais ceux qui ont eu cette chance se souviendront de la sonorité superbement belle, souple, nuancée, si richement colorée dans toute son étendue et d'une expression si spontanée de ces musiciens. Le programme a commencé avec le Quintette en mi bémol majeur, op. 88 No. 2, de Reicha.

Contemporain de Beethoven, l'échec d'origine et Français d'adoption, Reicha figure aux programmes des concerts de musique de chambre avec ses quintettes à vent, qui témoignent d'une grande science d'écriture et d'une grande beauté de langage. Le quintette pour piano, hautbois, clarinette, cor et basson (sans la flûte), op. 16, de Beethoven, joué ensuite, est une oeuvre de jeunesse, destinée à faire valoir le pianiste, en l'occurrence l'auteur même qui l'avait beaucoup jouée au point de s'en lasser.

L'oeuvre fait pauvre figure à côté de celle de Reicha, malgré l'excellente interprétation de no-

tre pianiste bien connu Eldad Neumark.

En seconde partie du programme, le Quintette "Adelaide" nous a offert en première audition deux oeuvres d'auteurs contemporains. D'abord le quintette de George Dreyfus, compositeur inconnu résidant en Australie. Dans un langage néo-classique à la Stravinsky, au style orné — base de sa polyphonie, d'un bon sens rythmique, l'auteur exprime un certain désarroi allant à la désolation (largo) pour finir allégrement (vivace) basé sur un thème populaire juif.

Les 17 variations pour quintette à vent, op. 22, de Jean-Michel Damase, jouées en fin de programme, sont d'une écriture spirituelle et enjouée. L'auteur y manifeste une joie de vivre telle que seul un Français est capable de l'exprimer.

Merveilleusement interprétées, ces Variations ont produit un plaisir exquis prolongé par des pièces populaires que le Quintette "Adelaide" a bien voulu nous accorder en bis.

# Baser: une vision prométhéenne teintée d'une grande mélancolie

Il faut observer très attentivement Robert Baser (a) pour discerner derrière l'extrême affabilité du visage l'angoisse inquiète et la dureté volontaire d'un regard créateur de formes qui cherche à découvrir la plasticité essentielle des objets inanimés et celle plus expressive mais moins cohérente du geste humain soit qu'il soit dirigé vers la création, soit vers la destruction.

Ce contraste entre la bonhomie, la gentillesse, l'affabilité cordiale de l'homme et l'implacable détermination d'un artiste décidé à pousser sa recherche jusqu'au bout n'est qu'un aspect de la dialectique complexe de son art au sujet duquel énormément de choses ont été écrites jusqu'à ce jour, mais dont la logique intérieure n'en devient pas pour autant plus évidente. C'est peut-être en évoquant ses origines grecques et en se souvenant d'un des mythes essentiels de la culture hellénique que l'on peut mieux percevoir les motivations fondamentales du peintre et du sculpteur. Nous nous référons évidemment au mythe de Prométhée, symbole de l'éternel défi lancé contre les servitudes de la nature, symbole aussi de l'aspiration de l'homme à s'arracher à ses chaînes pour empoigner le ciel.

Il y a en effet quelque chose de prométhéen dans ce tragique effort de Baser de concevoir et de construire l'infinité de l'espace à travers des formes qui sont — et qui ne peuvent être que prisonnières de la matière. On a l'étrange impression que pour cet artisan, ce forgeron dont les mains larges et puissantes manient avec dextérité les matériaux les plus récalcitrants, l'essentiel n'est pas le métal aveugle et froid, la ferraille inerte et hostile qui se pliera à sa volonté mais les espaces vides qui au-delà, en-deçà, et à l'intérieur de ses structures sculpturales symbolisent l'infinité du ciel. On pourrait donc affirmer que c'est à travers ces oeuvres abstraites en fer que l'art de Baser ressort avec le plus de puissance car elles expriment la dualité universaliste du drame qui se joue chez lui: d'une part la matière, la plus

hostile à l'homme — mais aussi celle qui sitôt domptée devient son plus efficace et utile serviteur — et, d'autre part, l'espace infini qu'il aspire à définir et à cerner car il est le symbole de l'espoir et du rêve.

Mais on pourrait pousser plus loin aussi la comparaison entre les deux aspects de cet art en contrepoint. Car si Baser choisit de nous montrer les entrailles visqueuses et atrocement expressives qui symbolisent avec une amère ironie la vanité des "monuments aux héros inconnus", il expose aussi en même temps et pratiquement sur les mêmes cimaises des aquarelles aux couleurs féeriques et éthérées. Et c'est par ce contraste saisissant que s'exprime l'artiste avec le plus de netteté: enchaîné tel Prométhée sur la "terre des hommes" dont les convulsions, les souffrances et les bassesses gravent son art comme un fer rouge marque la chair nue, il ne peut créer que s'il croit qu'il existe au-delà un monde d'espoir, et de vérité qui se définit essentiellement par la joie de vivre et d'aimer. Et voilà ce qui explique le second volet du dptyque.

M.P.

(a) A propos de l'exposition de l'artiste au Musée de Ramath-Gan.



ROBERT BASER